

LE JARDIN ATLANTIQUE

PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Dans un tissu urbain dense et coûteux, au cœur du périmètre de la grande ZAC Pasteur-Montparnasse, les quelques hectares couverts de voies ferrées de la gare étaient un no man's land que la pression immobilière environnante ne pouvait ignorer longtemps. Les difficultés technologiques étant résolues, une consultation était lancée en 1987, pour la création d'un jardin sur dalle, destiné aux riverains et aux usagers de la gare...

Le Jardin Atlantique, conçu par les paysagistes François Brun et Michel Péna, voit ainsi le jour, et est inauguré en 1994.

Qu'en est-il aujourd'hui de cette «innovation précieuse, qui renoue avec la tradition des célèbres jardins suspendus babyloniens», de ce lieu «riche de végétaux divers, de matériaux nobles, et porteur de multiples correspondances symboliques, [qui] s'offre au visiteur comme une véritable invitation au voyage¹» ?



1 : *Le jardin Atlantique, dossier de presse*. Direction générale de l'information et de la communication - Direction des parcs, jardins et espaces verts, Mairie de Paris (s. d.).

QUELQUES REPÈRES CHRONOLOGIQUES

1965 : Démolition de l'ancienne gare Montparnasse (dont l'entrée se situait sur le boulevard du Montparnasse, devant la rue de Rennes).

1958 - 1973 : Modification générale du pôle Montparnasse : la nouvelle gare est placée en retrait (au niveau de l'avenue du Maine), on construit un centre commercial, des immeubles de bureau et d'habitation, et enfin la Tour (achevée en 1973). Un projet d'espace vert sur dalle, au dessus des voies SNCF, est envisagé dès les années soixante.

1985 : Délibération portant création de la ZAC Pasteur-Montparnasse, incluant la nouvelle gare TGV. C'est une opportunité pour la mise en route du projet de jardin sur dalle.

1987 : Consultation réduite auprès de cinq équipes de concepteurs. L'équipe PÉNA, BRUN, SCHNITZLER est finalement retenue.

1990 - 1991 : Mise en place de la dalle par la SNCF.

1992 - 1994 : Travaux de réalisation du jardin, inauguré le 12 octobre 1994.



- | | | |
|---------------------------------|-----------------------|--------------------------------------|
| 1 accès à la gare Montparnasse | 8 salle du silence | 15 pergola |
| 2 ponton | 9 pavillon des roches | 16 pont promenade |
| 3 salle des plantes ondoyantes | 10 salle des roches | 17 pelouse centrale |
| 4 salle des humidités | 11 quai déambulateur | 18 île des Hespérides |
| 5 pavillon des vagues bleues | 12 salle des rivages | 19 grande salle centrale |
| 6 salle des bleus et des mauves | 13 accès gare Pasteur | 20 entrée par la gare Montparnasse |
| 7 salle des miroitements | 14 tennis | 21 entrée par la place des 5 Martyrs |

Plan général (ill. Brun - Péna)

LES CONDITIONS DU PROJET

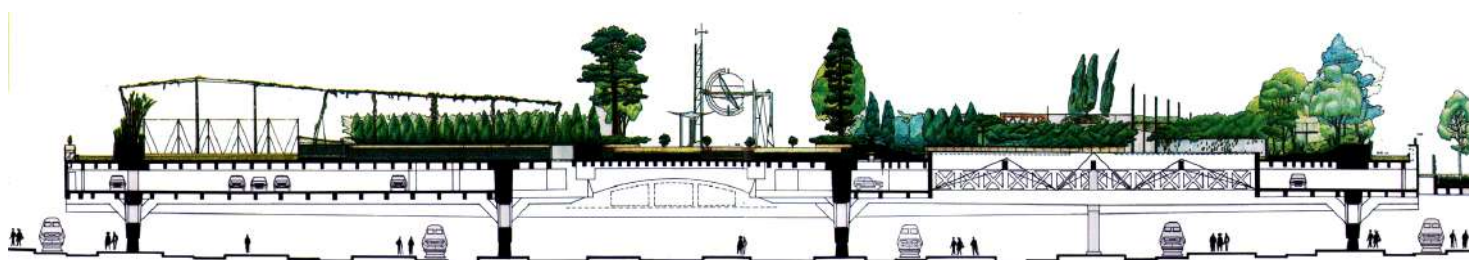
Posés sur une immense dalle de béton précontraint, au-dessus des voies ferrées de la Gare Montparnasse, encerclés d'immeubles-barres aux reflets de miroirs, les trois hectares et demi du jardin Atlantique sont d'abord une réussite technique indiscutable. Le parti des concepteurs a été de profiter des diverses contraintes comme autant de moteurs de projet :

- Prise en compte, indispensable, de la répartition imposée des charges et des trémies d'éclairage et de ventilation.

- Attention envers les conditions d'ensoleillement, climatiques et acoustiques de ce microcosme urbain (ombre des grands bâtiments, température du sous-sol, vents tourbillonnants, échos de la gare...).

- Nécessités programmatiques (notamment l'implantation de cinq terrains de tennis et de plusieurs voies pompiers).

Néanmoins, ces contraintes ne furent pas tenues comme suffisantes pour élaborer un projet. Il fallait trouver un thème, une façon d'accrocher ce jardin à son site, comme les paysagistes tentent généralement de le faire, et ce malgré l'artificialité du lieu.



Coupe transversale du jardin (ill. Brun - Péna)

Cette «accroche» fut développée d'une manière inventive. Puisque le jardin est visuellement isolé de la ville, c'est d'une part le ciel et d'autre part le sous-sol, c'est-à-dire la gare, symbolisée par sa destination Atlantique, qui allaient jouer le rôle de liens :

«Cet espace fermé, cadré par des parois réfléchissantes des bâtiments environnants, nous est vite apparu comme un endroit privilégié pour prendre conscience du ciel, de sa beauté et des changements constants qui l'animent. Cette prégnance du ciel qui renvoie à l'océanique est une caractéristique essentielle du site.

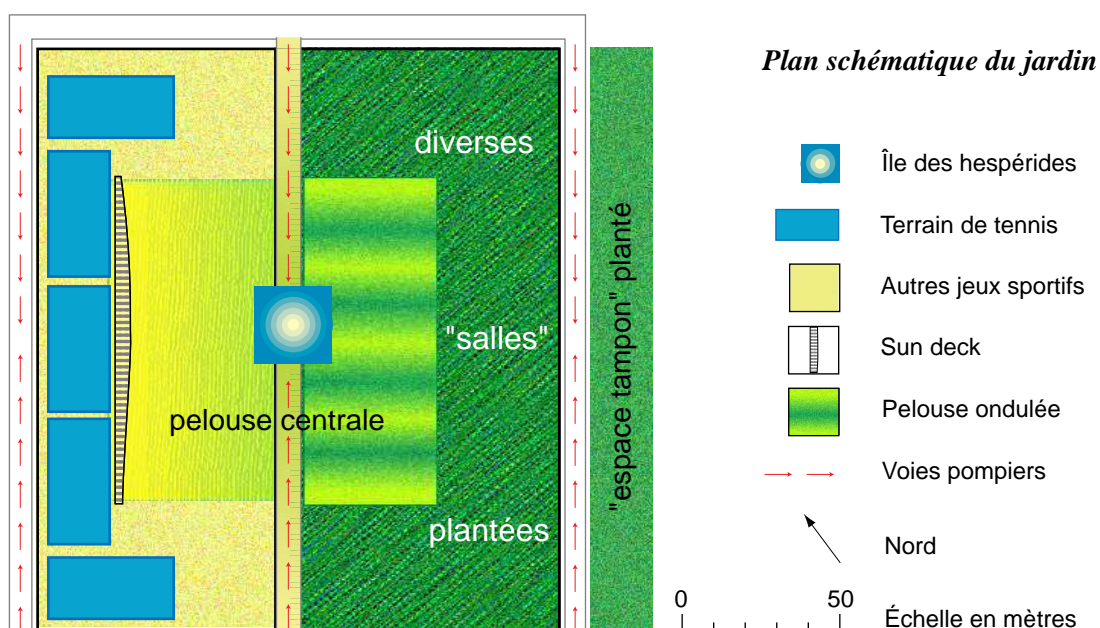
Autre caractéristique fondamentale, la présence de la gare, peu visible mais présente. Promesse d'un voyage vers l'ouest, la gare est, par l'intimité des relations sonores qu'elle noue avec le jardin, à l'origine d'une part importante des ressources poétiques du jardin.

Nous avons, dès lors, regardé ce jardin, les activités qu'il devait accueillir, les contraintes qu'il subissait, dans cette perspective qui le dédiait à l'Atlantique, à ses nuages, à ses horizons, au voyage⁽¹⁾.»

1 : Le jardin Atlantique, dossier de presse, *op. cit.*

LA STRUCTURE

Constitué principalement d'une pelouse centrale capable d'accueillir un public nombreux, le jardin s'entoure du côté Est d'une série de lieux plus intimes, reliés les uns aux autres par des chemins plus ou moins labyrinthiques, donnant aux «habitué·s» la possibilité de s'approprier, le temps d'une pause ou d'un casse-croûte, des «petits coins» à l'écart du public. Du côté Ouest, l'accent est mis sur les pratiques sportives de loisirs, avec les cinq terrains de tennis en contre-bas, et au niveau du jardin, des aires où sont installés des agrès, des tables de ping-pong... Un platelage en bois incliné («sun-deck») vient compléter ce dispositif, pour ceux qui préfèrent le farniente au soleil.



Côté Ouest

Aire des agrès. Ouvert et ensoleillé aujourd'hui, cet espace bénéficiera d'une lumière tamisée, en été, lorsque les plantes grimpantes auront colonisé les structures métalliques (photo Mairie de Paris).



Côté Est

Une des ambiances de la partie plantée. Dans ces petits espaces munis de nombreux bancs, il est possible de s'abstraire du reste du jardin tout en apercevant, à travers des percées, des éléments de repère.

LES LIENS

La ville «invisible»

Coupé du sol et enclos de toutes parts, le jardin Atlantique ne bénéficie donc, au contraire de la place de Stalingrad, d'aucun élément urbain fort auquel il aurait pu se rattacher.



Vers le Nord

Vers le Sud

Les liens visuels avec Paris se résument à l'émergence de la Tour Montparnasse (monument de pur style international, assez indifférent à son emplacement dans la ville) dont on ne perçoit que la moitié supérieure, flottant au-dessus du toit de la gare.



Vers l'Ouest



Vers l'Est

Les grandes barres qui occupent les côtés du jardin sont elles mêmes d'un style totalement indifférenciable de celui de nombreuses constructions contemporaines.

Seules, à peine perceptibles dans un coin du jardin, quelques fenêtres d'une architecture haussmannienne rappellent la proximité de la ville ancienne, redonnent quelques éléments d'échelle, et marquent la différence de niveau entre le jardin et le socle de la ville.

Mais aurait-il été souhaitable de développer un lien aussi ténu et d'insister ainsi sur l'artificialité du sol ?



La gare

Le Jardin Atlantique se trouve donc au dessus des quais et des rails d'une gare, avec par endroits, pris en sandwich entre gare et jardin, un parking automobile (qui reste imperceptible). Selon l'endroit où l'on se situe, on entend par moment, comme un murmure, les annonces de départs ou d'arrivées, le bruissement de quelques conversations de voyageurs, ou le crissement plus puissant du freinage des rames. Une seule des trémies, la plus grande, permet d'entrapercevoir des trains à quai. Dans la mesure où l'on se trouve dans un espace qui s'offre généreusement comme un jardin, il y a là un décalage, qui donne à ces quelques échos un caractère presque mystérieux.

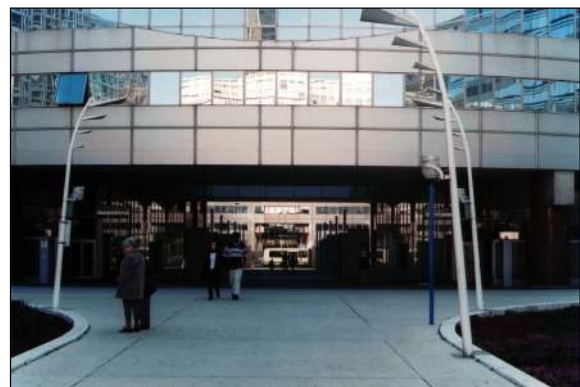
Mais on apprécie aussi, lorsque la gare devient imperceptible, de pouvoir oublier cette sorte d'incongruité «néo-babylonienne» qui met en scène des arbres poussant par dessus des trains. Le Jardin Atlantique est alors une oasis au cœur d'une ville dense et bruyante, un lieu de repos, de ressourcement et de rêve... et peu importe si on oublie sa raison «ferroviaire» d'être là plutôt qu'ailleurs.

D'autant que, contrairement aux présupposés initiaux, le public du jardin n'est pas un public de gare. Comme l'ont constaté à juste titre les concepteurs, la gare Montparnasse n'est pas une gare où l'on change de train, mais où l'on ne fait que partir ou arriver. À moins de manquer un train, le voyageur de la gare Montparnasse n'a pas le temps de flâner... ce n'est donc pas à lui que s'adresse le jardin, mais aux habitants du quartier. Les accès directs entre gare et jardin sont d'ailleurs limités et si peu identifiables qu'ils en sont quasiment introuvables.

De plus, les deux bâtiment en forme de «rotonde» qui se font face à chaque bout du jardin, et qui sont sensés marquer symétriquement l'entrée des deux gares (l'ancienne et la gare TGV), sont d'une architecture qui n'a rien de ferroviaire : ils sont aussi «neutres» que les barres d'immeuble qui encadrent le jardin. D'ailleurs, ils n'appartiennent pas à la SNCF et n'ont aucune fonction liée à la gare.



Ronde Nord. Bâtiment à divers usages (Gymnase Club etc.) En allant tout droit, on entre dans des immeubles privés.



Ronde Sud. Pente douce vers le pont des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon. L'accès à la gare TGV se fait latéralement par des entrées souterraines.

Quel lien reste-t-il, dans ces conditions, entre la gare Montparnasse et le jardin qui s'est installé sur elle ?

L'Atlantique

Puisque l'idée même de gare disparaît, que les trains sont physiquement dissimulés, puisque le public n'est pas constitué de voyageurs en attente mais d'habitants du quartier, qui vivent où travaillent à Paris, mais ne sont pas nécessairement des usagers de la gare... on peut se poser la question suivante :

À quoi tient cette référence à l'Atlantique sur laquelle s'appuie le jardin du même nom ?

La réponse pourrait être formulée ainsi : la référence à l'Atlantique ne tient à rien, sauf au fait que c'est une bonne référence, dans la mesure où elle est porteuse d'images positives (rêve, vacances, voyage, plage, océan...). Dans cette optique, on peut d'ailleurs constater que les éléments mis en place par les concepteurs fonctionnent plutôt bien :



La passerelle en métal et en bois s'insère dans une végétation luxuriante. Le vocabulaire utilisé rappelle quelque peu celui des grands paquebots.

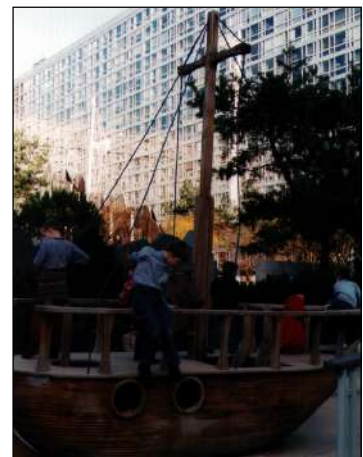


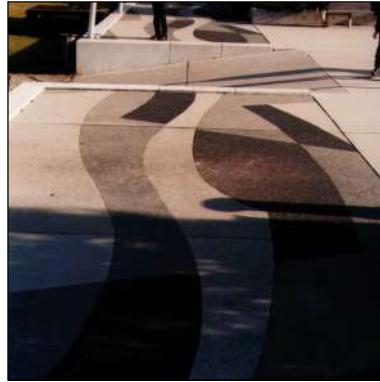
Le platelage de bois longe une promenade qui n'est pas sans évoquer la plage de Copa-Cabana dessinée par Burle-Marx (référence atlantique s'il en est), avec en contrebas une pelouse qui ne demande qu'à évoquer la mer pour un regard rêveur.

La salle des jeux d'enfants baigne dans une mosaïque bleue vivifiante, à l'ombre discrète de quelques pins.



Le galion miniature se laisse envahir de marmaille trépidante.





Le dessin des pelouses, des dallages et des plantations, ondule, comme poussé par un écho de vent marin.



Le profil lui-même de la partie engazonnée se façonne en douces ondulations, procurant des pentes propices à la sieste... (photo A. Turban).



La «Salle des vagues bleues» fait rouler le marbre bleu du Brésil (photo Mairie de Paris).



Le granite rose de Bretagne joue avec la lumière du couchant, à l'instar de nos souvenirs de vacances (Photo A. Turban).



Encore jeunes aujourd'hui, les pins parasols ne manqueront pas d'évoquer, dans quelques années, des images de bord de mer.

À tous ces éléments évoquant l'Atlantique s'ajoute encore le bleu profond et original des terrains de tennis (présentés plus loin).

De même, bon nombre de végétaux ont été choisis dans cette optique : le parterre de bruyères évoquant la lande bretonne, les graminées flottant au vent comme sur des dunes, et bien sûr les pins, grands évocateurs de bord de mer...

On pourrait s'interroger sur l'opportunité de planter ici des pins parasols, essence beaucoup plus méditerranéenne qu'atlantique. Mais il n'est pas utopique d'espérer que la situation protégée dans laquelle ils sont leur permettra de se développer normalement (il y a quelques exemples à Paris). En cas de réussite, l'effet obtenu pourra être spectaculaire... et justifier quelques prises de risques.

Par contre, le double alignement d'arbres encadrant l'entrée et présentant en vis-à-vis les espèces de l'Ancien Monde et leurs vicariantes américaines, est plus difficile à comprendre. Il faut un certain effort, et un intérêt pour la botanique, pour comprendre le sens de ce vis-à-vis, et voir là autre chose qu'un catalogue. De plus, les socles de granite noir sur lesquels sont installés les arbres et gravés leurs noms restent énigmatiques (photo ci-contre). Bien sûr, ils ont pour fonction d'augmenter le volume de terre au pied des arbres, mais on peut leur reprocher leur manque de discrétion...

On commence à ressentir ici une certaine pléthore d'objets explorant des directions variées, intéressantes, mais ayant du mal à s'intégrer dans un tout. En d'autres termes, la diversité des vocabulaires tend à nuire à une lecture unifiée et à la perception d'un «ailleurs» atlantique, fait aussi de larges horizons et de grands espaces simples et cohérents.



Le ciel

Le Jardin Atlantique s'articule autour d'une pelouse centrale. Dans l'axe de l'allée qui traverse cette pelouse, se trouve un quadrilatère métallique, portant des structures érigées en son centre et des micro-jets d'eau sur les côtés.

C'est l'île des Hespérides, dédiée aux éléments climatiques (photo page suivante).

L'évocation du ciel se fait ici par une lecture au second degré : les sculptures métalliques portent les capteurs d'une mini-station météo qui indique la mesure du temps qu'il fait, et un miroir mobile capte la lumière du soleil pour la diriger vers une fontaine qui, sans lui, serait à l'ombre toute la matinée.

La référence au ciel s'opère donc à travers des objets à caractère technologique. Ce choix d'un vocabulaire moderne, utilisant des outils contemporains, va sans doute dans le sens de nombreuses productions artistiques actuelles, mais est-il pour autant compréhensible par tous ?



Photo : Robert Schäfer

Bien sûr, un jardin peut comporter plusieurs niveaux de lecture, diversement accessibles selon les usagers. Mais il s'agit ici de l'élément qui occupe la position centrale du jardin, et on aurait aimé quelque chose de plus simple, d'une lecture formelle plus facile, et surtout qui soit moins à la merci des pannes. Car il se trouve que la plupart de ces «installations» ne fonctionnent que très partiellement : outre les jets d'eau qui ne fonctionnent (évidemment) qu'en été, la plupart des installations sont défectueuses ; le miroir, notamment, ne tourne plus, et reflète donc n'importe quoi. En l'absence des clés pour les comprendre, ces objets techniques deviennent énigmatiques. Et ce qui, par sa position, se présente comme l'emblème du Jardin Atlantique perd l'essentiel de sa signification.

A contrario, la structure même du jardin, avec un espace central relativement vide, entouré de lieux plus touffus (notamment à l'Est) paraît mieux à même d'exprimer l'identité du lieu, ce creux urbain à ciel ouvert que l'on peut comparer à une sorte de cloître contemporain.

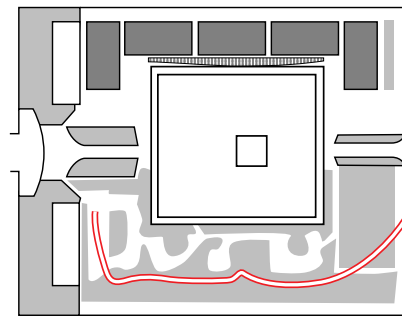
L'idée de cloître

Les concepteurs du Jardin Atlantique n'ont pas manqué de remarquer cette analogie entre ce terrain entouré de hautes barres d'immeubles et la configuration classique d'un cloître moyenâgeux. Bien sûr, l'échelle n'est pas la même, mais en laissant dégagé l'espace central, ils ont su conserver cet aspect de lieu protégé du monde tout en étant ouvert sur le ciel.

Mais l'une des caractéristiques importantes d'un cloître est d'être aménagé pour permettre un parcours déambulatoire, et on peut trouver dommage que cette fonction ne soit qu'incomplètement assurée par le Jardin Atlantique.

Le déambulatoire est en effet un parcours permettant d'errer sans se perdre et néanmoins sans avoir à se préoccuper du chemin à suivre. Dans le Jardin Atlantique, une partie de ce cheminement se fait facilement, des côtés Nord et Sud ainsi que le long du «sun-deck». Du côté Est, par contre, on ne peut que traverser une succession assez compliquée de salles indépendantes... ou emprunter la passerelle.

Une passerelle (représentée ci-contre en rouge) longeant la limite externe du jardin à l'Est, surplombant légèrement celui-ci et se décalant plus nettement encore de la voie pompier, permet en effet d'éviter d'avoir à traverser la succession des salles. Elle passe de façon «étanche» à l'intérieur de cette partie, qui est la plus densément plantée du jardin (arbres et sous-bois développés).



Il y a là une dissociation classique entre l'espace visible et l'espace accessible :

Le non ancrage du chemin sur le sol coupe toute possibilité de repérage direct, de mesure, et l'espace «survolé» prend une dimension potentielle imaginaire autrement plus vaste que ce qu'aurait révélé une «géographie du pas» si l'accessibilité du terrain l'avait rendue possible.

Un tel principe est un atout majeur pour un jardin aux dimensions, somme toute, assez réduites. Mais il est dommage d'avoir cette impression que l'idée n'est pas aboutie, sans doute par manque d'un choix affirmé sur la destination et le rôle de cette passerelle.

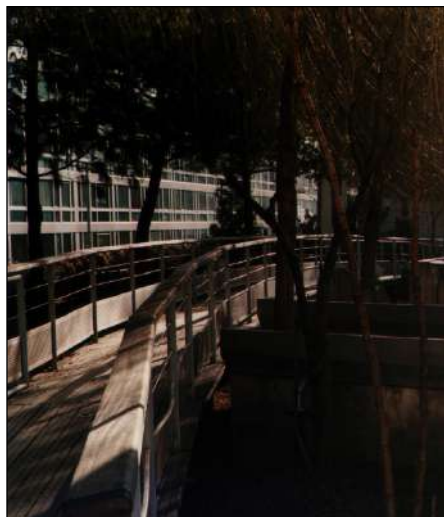
Celle-ci semble en effet hésiter entre une fonction de déambulatoire tranquille et celle de «galerie d'observation» du jardin.



En tant que déambulatoire, elle manque de connexions simples avec les autres cheminements : du côté Nord, elle rejoint le sol en dehors du jardin lui-même, du côté Sud, elle atterrit un peu brutalement au milieu de la salle de jeu des enfants.

En tant que «galerie», elle remplit beaucoup mieux son rôle, mais on peut se demander si elle n'en fait pas un peu trop en oubliant la simplicité du parcours pour ne miser que sur le dépaysement répété que procure cette succession de vues plus insolites les unes que les autres.

L'imaginaire s'arrête quand l'espace qui lui est offert devient trop compliqué. Le cheminement est ressenti comme un passage obligé, contraignant, et c'est la perception globale de la cohérence du jardin, fut-il un jardin de rêve, qui en souffre.



LES CONTRAINTES TECHNIQUES

On ne peut pas comprendre toute la subtilité technique du Jardin Atlantique si on ne connaît pas les contraintes auxquelles les concepteurs ont dû se plier. Michel Péna et François Brun, alors jeunes paysagistes (diplômés depuis cinq ans) se sont d'ailleurs souvent entendu dire qu'ils ne s'en sortiraient jamais, qu'un tel projet ne pouvait être mené à bien que par des professionnels longuement aguerris. Pourtant, s'il est un point sur lequel ils ont véritablement démontré leur savoir-faire, c'est bien la prise en compte, à la fois techniquement pertinente et créative, de ces contraintes. Par le biais de solutions ingénieuses, elles ont véritablement servi de substrat et de moteur au projet.

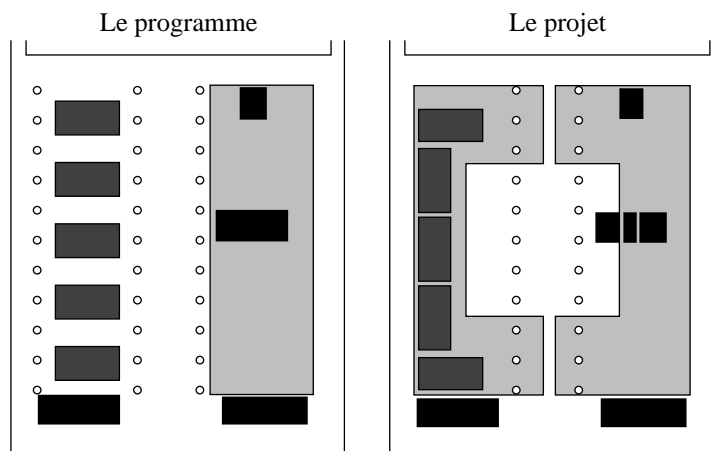
Les tennis

Cinq terrains de tennis constituaient la partie la plus lourde du cahier des charges. Dans le programme initial, qui ressemblait déjà beaucoup à un avant-projet, ils devaient occuper la moitié Ouest de la surface disponible, réduisant de fait le jardin à un rectangle allongé et privé de soleil. Après consultation de la fédération de tennis sur les normes en vigueur, les concepteurs sont parvenus à une solution beaucoup plus acceptable :

- Les cinq terrains ont été repoussés en limite de la partie Ouest, dégageant la possibilité d'un espace libre central pour la pelouse.

- Confortablement séparés des immeubles par la voie pompier nécessaire à cet endroit (voir chapitre suivant), ils contribuent à dissocier les immeubles du jardin, évitant un contact direct qui aurait inmanquablement donné un effet de canyon.

- Situés en contrebas du jardin, et grâce à l'inclinaison du platelage qui les longe, ils passent inaperçus.



Il faut être sur le platelage pour surplomber et voir les tennis...

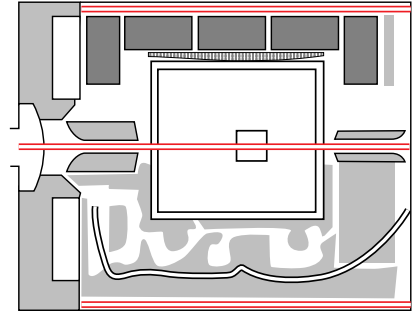


... alors que depuis l'allée, on ne les aperçoit pas
(photos Mairie de Paris).

Les voies-pompier

Autre contrainte lourde, trois voies-pompier devaient accompagner le jardin dans toute sa longueur, deux en longeant les bâtiments des côtés Est et Ouest, la troisième le coupant en deux dans le sens Nord-Sud.

Les deux premières ont été traitées de la même manière que les terrains de tennis : placées en contrebas, invisibles depuis le jardin, elle contribuent à éloigner visuellement les façades des bâtiments. On voit ici se dessiner un savoir-faire paysagiste certain, puisque ce qui, d'un point de vue *métrique*, devait réduire l'espace, est métamorphosé de sorte à parvenir, d'un point de vue *poétique*, à une extension de ce même espace.



Puisqu'en s'ouvrant à l'imaginaire, le non-mesurable est plus vaste que le mesurable.

La voie-pompier centrale ne pouvait évidemment pas subir le même traitement sans couper le jardin brutalement en deux. Et puisque la rupture était physiquement inévitable, il fallait trouver le moyen de



l'adoucir. La technique choisie peut s'apparenter à la manière dont les haies taillées assurent, dans les jardins classiques, une transition entre la minéralité des bâtiments et le feuillage des végétaux en forme «libre». Ici, la voie-pompier, de nature minérale, «emprunte» au vocabulaire végétal du gazon. Le contraste est décomposé : le passage, tactile, d'un sol doux à un sol dur est distinct du passage, visuel, du gazon au béton. Le contraste n'est pas simultané, il est «retardé». On reconnaît bien là les élèves de Bernard Lassus.

Les plantations sur dalle

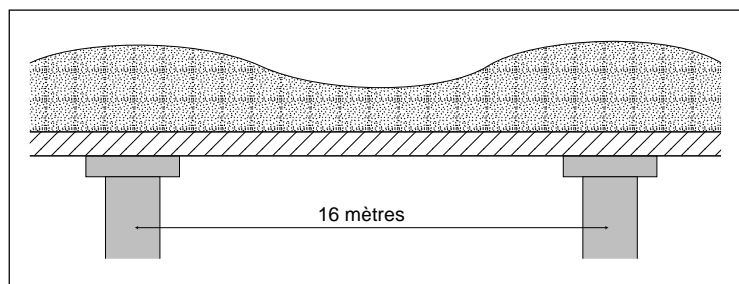
Si l'on sait que certaines espèces d'arbres ont un système racinaire de type «traçant» et d'autre de type «pivotant», on sait aussi que ce qui importe le plus aux arbres c'est de disposer d'un important volume de terre. Souvent négligée dans les jardins sur dalle, cette notion a présidé ici à l'installation des plantations non pas en bac, mais au sein d'une surface continue. Les cheminements et autres réseaux de surface, s'ils semblent couper cette continuité, sont en fait posés «sur pilotis» de sorte à ne pas faire obstacle aux racines.

Cette caractéristique permet d'offrir l'image d'un jardin «normal» plutôt que celle d'un aménagement sur dalle classique, où la juxtaposition des bacs donne une image morcelée. La perception *visuelle* de cette continuité *technique* est donnée par la grande pelouse et les alignements d'arbres longeant l'allée centrale. Néanmoins, l'installation de certains arbres sur des socles de granite vient contredire cette lecture, et contribuer à une certaine confusion. Sans doute ici encore le choix n'a pas été tout à fait abouti, entre l'envie de donner à comprendre et celle de la prouesse technologique que constitue l'installation d'un jardin à 18 m au dessus du sol.

Les contraintes de charge

Les contraintes de charge imposent toute une cartographie de répartition des masses, les colonnes soutenant la dalle devant porter une masse maximale, bien sûr, mais aussi une masse minimale nécessaire à leur stabilité.

Sur le côté Est de la pelouse centrale, les ondulations de terrain révèlent ainsi la disposition des colonnes qui sont en dessous. Celles-ci apparaissent bien comme des contraintes entravant, *a priori*, la liberté des concepteurs, et que ceux-ci retournent à leur avantage, puisque les ondulations résultantes participent du parti d'ensemble du jardin.



La où la pertinence perd de sa force, c'est que la raison d'être technique de ces ondulations, dictant notamment leur période de 16 mètres, distance-type entre deux quais SNCF, disparaît totalement, comme disparaît, d'une manière générale, toute trace du réseau ferré qui se trouve en dessous.

De ce fait, il est impossible pour le promeneur de comprendre la vraie raison pour laquelle la pelouse ondule à l'est, alors qu'elle est plane à l'ouest.

Les trémies

Plus de 130 trémies, de dimensions variables, parsèment le jardin. Elles servent à l'éclairage, la ventilation, et l'éventuel désenfumage de la gare. Certaines sont de simples grilles posées au sol et à peine perceptibles ou dissimulées derrière le «sun-deck», d'autres ont été l'occasion de développer des promontoires.

Ceux-ci permettent d'accéder à des points hauts desquels on a une vue d'ensemble du jardin : ils inversent, en fait, la raison technique de leur présence, puisque ce qui aurait dû être un «trou» devient un «relief».

Ici aussi la présence souterraine de la gare est dissimulée, et la disparition de la raison d'être de ces objets, par ailleurs assez compliqués, tend à les rendre quelque peu incongrus...



SURDÉTERMINATION ET LISIBILITÉ

Les choix opérés par un concepteur lors de l'aménagement d'un espace s'appuient sur différentes motivations que Philippe Boudon ⁽¹⁾ classe en ce qu'il appelle des «échelles» (échelle optique, économique, technique, socioculturelle, etc.). Lorsque les différentes échelles prises en compte sont traitées distinctement dans l'espace, il y a, dit-il, *juxtaposition*. Lorsqu'un même choix répond simultanément à plusieurs échelles, il y a *surdétermination*.

Dans le Jardin Atlantique, on peut dire que la manière dont François Brun et Michel Péna contournent les contraintes techniques relève d'un parti-pris de surdétermination.

D'autres concepteurs auraient pu procéder autrement, en résolvant dans un premier temps les contraintes techniques avec des moyens techniques, et en développant dans un deuxième temps leur créativité avec ce qu'il serait resté d'espace disponible. Un tel choix, étant donnée l'ampleur des contraintes en question, aurait sûrement abouti à un résultat pauvre et morcelé.

De ce point de vue, les concepteurs du Jardin Atlantique ont rempli leur rôle de paysagiste en intégrant les contraintes dans leur démarche de conception, et en les traitant de manière *inventive*.

Mais la surdétermination ne va pas toujours dans le sens de la lisibilité. Et s'il n'est pas forcément opportun de donner à comprendre dans le détail l'environnement technique d'un jardin aussi complexe que celui-là, la dissimulation totale de cette dimension technique peut avoir pour conséquence de nuire à la cohérence d'ensemble. Les solutions trouvées, si ingénieuses soient-elles, relèvent trop souvent de l'escamotage, et la réponse, éminemment pertinente, prend une dimension de gratuité avec la disparition de la question.

Restent des objets qui apparaissent un peu trop autonomes, dans un espace qui n'a pas toute la cohérence qu'il aurait pu avoir.

«*Un art consommé pour contourner et profiter des contraintes techniques*» écrit Robert Schäfer à propos du Jardin Atlantique, «*mais, il y a tant de détails attirant l'attention, que l'effet général est tout sauf intégrateur, et il est dommage que les matériaux nobles, les détails travaillés, la solide qualité de la mise en œuvre et la variété d'ambiances finissent par disparaître à la vue, masqués par un concept indéchiffrable.*» ⁽²⁾

Sans doute peut-on reprocher à François Brun et Michel Péna (alors jeunes paysagistes, rappelons-le) d'avoir voulu montrer tout l'éventail de leur savoir-faire, au détriment d'une plus grande simplicité qui aurait sûrement mieux contribué à l'évocation de l'Atlantique. On pourrait parler ici d'un excès de subjectivité.

Mais, indéchiffrable ou non, le Jardin Atlantique connaît un incontestable succès que l'on ne peut pas attribuer à sa seule position *stratégique* au cœur d'un quartier fortement peuplé. Ce jardin remplit son double rôle de lieu de vie et d'espace de rêve, et ce résultat ne témoigne pas seulement d'une compétence de prestidigitateur, mais d'un réel savoir-faire paysagiste.

Et c'est sans doute ce qui le différencie le mieux de la Place de Stalingrad et du Parc de La Villette.

1 : Philippe Boudon *et al.* : *Enseigner la conception architecturale*. Éditions de La Villette, 1994.

2 : Robert Schäfer : «Jardin Atlantique». *Garten + Landschaft*, n° 2/1996, pages 16-22.